

# La Colombie conjure ses fissures

Tandis qu'à Bogota, le processus de paix s'accélère, rencontre avec la scène locale, célébrée tous azimuts dans l'Hexagone.



Série « Silencio con grieta » (2011), de Juan Manuel Echavarría.

LE MONDE | 30.06.2017 Web | Par Emmanuelle Jardonnet (Bogota)

Une réjouissante « techno de la jungle », entre électro et tambour afro-caribéen de Palenque. Ce samedi 17 juin après-midi, nous découvrons sur la grande scène en plein air de la Media Torta, à Bogota, le duo colombien Mitu, programmé dans le cadre de Nuits sonores délocalisées dans trois villes du pays. Et l'on retenait pour plus tard qu'il jouera au 104, à Paris, pour la clôture de l'Année France-Colombie en décembre.

« Le fait de préférer ce qui se fait ailleurs porte un nom : le malinchismo. Une sorte de déni que l'on peut constater dans de nombreux pays d'Amérique latine », explique Catalina Garcia, que l'on a rejoint en sortant du concert à la terrasse d'un café du centre-ville. « Ce n'est pas du tout le cas en Colombie. Nous ne renions pas nos racines, qui restent très vivantes : ici, les jeunes vont voir de la musique traditionnelle, puis sortent en club la même soirée », détaille encore la chanteuse de Monsieur Periné, groupe mêlant jazz manouche et sonorités tropicales.

« On fait partie d'un moment où il se passe des choses importantes dans le pays, et en tant que musiciens, nous revendiquons notre liberté, notre fantaisie, la joie, l'optimisme. Sûrement une façon, inconsciemment, de faire la catharsis de la société colombienne. Mais je ne sais pas si je connaîtrais un jour la Colombie vraiment en paix, car après plus de cinquante ans de guerre civile, forcément, tout est très compliqué... », confie la pourtant jeune trentenaire. A peine vient-elle de prononcer ces mots qu'elle reçoit une alerte sur son portable : une bombe vient d'exploser dans un centre commercial de la ville. Un attentat non revendiqué qui survient alors que les FARC amorcent leur retour à la vie civile et rendent les armes.

## Deuil, mémoire et résilience

« Les accords de paix ont été conclus avec la principale guérilla, mais la société reste très divisée, notamment parce que beaucoup de gens tirent un profit économique du conflit et de l'isolement de certains territoires : la paix menace certains intérêts », analyse Ximena Vargas, du Mapa Teatro. Cette compagnie de théâtre fondée à Paris par Heidi et Rolf Abderhalden, un frère et une sœur helvético-colombiens, est installée depuis une quinzaine d'années dans un hôtel particulier décati du centre de la ville. Dans la cour intérieure, couverte, la scène sert à la création du dernier volet de leur trilogie *Anatomie de la violence en Colombie*, qui sera en tournée durant deux mois à travers la France, à l'automne.

Après avoir exploré dans les deux premiers volets les liens entre jours de célébrations et attaques surprises des paramilitaires, puis le rôle complexe de la société civile par rapport au narco-trafic, leur nouvelle pièce, *La Despedida*, (« les adieux »), s'intéresse aux guérillas et au « concept du rêve jamais abouti de la révolution ». « C'est difficile d'écrire sur l'histoire en cours, admet la représentante de la troupe. L'idée est de construire un espace de dialogue. » Des uniformes de camouflage recouverts de feuilles et de mousse reposent sur un portant. Élément de décor ou costumes de scène rangés ? Après une tournée, la pièce sera jouée sur place en 2018, pendant une campagne présidentielle décisive pour la suite du processus de paix. Après deux mandats, le président, Juan Manuel Santos, Prix Nobel de la paix 2016, ne pourra se représenter.

---

LA GUÉRILLA. LA  
JUNGLE HANTENT LE  
TRAVAIL DU  
PHOTOGRAPHE JUAN  
MANUEL ECHAVARRIA.  
QUI SERA EXPOSÉ AUX  
RENCONTRES D'ARLES  
CET ÉTÉ

---

La guérilla, la jungle hantent le travail du photographe Juan Manuel Echavarría, qui sera exposé aux Rencontres d'Arles cet été. Il nous accueille dans sa galerie au milieu de sa série *Silences*, des tableaux de classe qu'il est allé photographier dans des écoles fantômes situées dans les anciennes zones de conflit. « Cela fait vingt ans que je fais des recherches sur la violence de mon pays. La guerre détruit la confiance en l'autre. Un de mes buts est de reconstruire cette confiance perdue avec les gens qui ont souffert des horreurs de la guerre, où certains, parfois enrôlés de force à l'adolescence, sont passés du statut de victimes à celui de bourreaux », confie l'artiste de 70 ans, qui pose dans ses travaux un regard toujours indirect et plein de délicatesse sur le conflit.

Deuil, mémoire et résilience sont aussi au cœur des installations vidéo de Clemencia Echeverri, 67 ans. Son *Chant funèbre* (2007) – qui voyagera des Rencontres d'Arles aux Abattoirs de Toulouse – amène le public à avancer en lieu et place du fleuve Cauca, où de nombreux corps ont été jetés après des massacres. Et à partager le sentiment d'impuissance qu'elle a ressenti face au désespoir des familles de disparus. Les Abattoirs exposeront également sa saisissante installation *Version libre* (2011), où elle fait témoigner des hommes démobilisés, guérilleros ou paramilitaires, qui restent masqués, à qui elle a simplement demandé de dire une vérité, quelle qu'elle soit. L'un d'eux finit par pleurer, et demande pardon.

## « Reconstruction du tissu social »

« *L'art ne change rien à la vie des gens victimes d'injustices, mais en parler dans ce pays fait une petite différence* », estime pour sa part Johanna Calle, dont le travail minutieux est plus narratif et incisif qu'il n'y paraît au premier coup d'œil. Elle travaille à partir d'archives colombiennes de toutes natures, qui l'amènent à enquêter, et qu'elle métamorphose en déjouant avec poésie les rapports de force débusqués. « *Je m'intéresse aux signes, aux langages, aux dialectes, ou à l'argot – ce que j'appelle les "colombianismes". Le langage, c'est le génie des Colombiens !* », affirme la plasticienne, qui exposera à la Maison de l'Amérique latine, à Paris, et à Arles.

Fabian Sanabria, le commissaire général pour la Colombie de l'Année d'échanges culturels, en est persuadé : « *La culture est un lieu de réconciliation nationale.* » Mariana Garcés Cordoba, la ministre de la culture colombienne, ne dit pas autre chose : « *Les artistes sont des baromètres de la société, leur rôle est fondamental, comme le sont les différentes pratiques artistiques dans la reconstruction du tissu social des lieux où il y a eu des violences. Les jeunes peuvent oublier les armes par l'accès à la culture, se réapproprier les mots, se confronter à différents points de vue. Nous souhaitons former des citoyens à part entière, avec un sens critique.* »

---

**MARIANA GARCÉS  
CORDOBA, MINISTRE DE  
LA CULTURE  
COLOMBIENNE : « LES  
JEUNES PEUVENT  
OUBLIER LES ARMES  
PAR L'ACCÈS À LA  
CULTURE. NOUS  
SOUHAITONS FORMER  
DES CITOYENS À PART  
ENTIÈRE, AVEC UN SENS  
CRITIQUE »**

---

Ausculter le corps social et l'identité culturelle colombienne pour mieux les réinventer collectivement. Une démarche activiste partagée par les jeunes artistes qui participeront à l'exposition « *Cosmopolis* » au Centre Pompidou à l'automne. Le collectif *Arquitectura expandida* revendique une « *vigilance citoyenne* ». La méthode de ce groupe de chercheurs, architectes ou spécialistes des questions urbanistiques ? S'investir dans des projets culturels en lien avec le dense tissu associatif. « *En construisant des espaces éphémères, nous tentons de dynamiser des projets, de leur donner de la visibilité. Nous cherchons à provoquer une réaction de l'Etat d'une façon créative* », indiquent-ils. A Ciudad Bolivar, l'une des plus pauvres municipalités du Grand Bogota, où vivent de nombreux déplacés du conflit armé, ils ont par exemple construit une salle de cinéma. « *Le message est clair : c'est possible, et nécessaire ! Nos constructions sont une façon de lancer une dynamique de construction également sociale et culturelle du territoire.* »

Plus sociétale et artistique, mais tout aussi collaborative, est l'approche de La Agencia. Au fil des années, ce petit collectif a structuré ses pistes de réflexion autour du phénomène des « *escuelas de garaje* », ces universités informelles de quartier qui éduquent ceux qui ne peuvent pas se payer d'études. A la fois théoriques et pratiques, leurs propres « écoles » temporaires sont basées non pas sur des cours, mais sur des dialogues entre artistes, philosophes, musiciens, architectes et le public. A partir de ces interactions, La Agencia génère une banque de données des richesses, usages et manques en matière artistique. Au Centre Pompidou, elle prévoit d'ailleurs d'ouvrir une nouvelle « école de garage », autour des échanges de savoirs.